

UN TEMPS POUR TOUTES CHOSES

(ECCLÉSIASTE 3.1-17)

- 3.1. *Il y a un temps pour tout, un moment pour toute chose sous le ciel.*
- 3.2. *Un temps pour enfanter et un temps pour mourir,
un temps pour planter et un temps pour arracher ce qui a été planté,*
- 3.3. *un temps pour abattre et un temps pour soigner,
un temps pour démolir et un temps pour construire,*
- 3.4. *un temps pour pleurer et un temps pour rire,
un temps pour se lamenter et un temps pour danser,*
- 3.5. *un temps pour lancer des pierres et un temps pour ramasser des pierres,
un temps pour prendre dans ses bras et un temps pour s'éloigner de ceux qu'on
prend dans ses bras,*
- 3.6. *un temps pour chercher et un temps pour considérer comme perdu,
un temps pour garder et un temps pour jeter,*
- 3.7. *un temps pour déchirer et un temps pour coudre,
un temps pour se taire et un temps pour parler,*
- 3.8. *un temps pour aimer et un temps pour haïr,
un temps de guerre et un temps de paix.*
- 3.9. *Quel avantage celui qui œuvre retire-t-il de son pénible labeur ?*
- 3.10. *J'ai considéré les activités que Dieu assigne aux humains pour qu'ils s'y
occupent.*
- 3.11. *Dieu fait toutes choses belles en son temps. De plus, il a mis dans la pensée
des humains la notion de l'éternité, sans toutefois que l'homme puisse appréhender
l'œuvre que Dieu accomplit du commencement à la fin.*
- 3.12. *Je sais qu'il n'y a rien de bon pour les humains hormis se réjouir et se donner
du bon temps durant leur vie.*
- 3.13. *Et aussi que lorsqu'un homme mange, boit et se donne du bon temps au
milieu de son dur labeur, c'est là un don de Dieu.*
- 3.14. *Je sais aussi que tout ce que Dieu fait durera toujours ; il n'y a rien à y
ajouter et rien à en retrancher.
Dieu agit en sorte qu'on le craigne.*
- 3.15. *Ce qui est aujourd'hui a déjà été par le passé, et ce qui sera demain a déjà
été par le passé. Oui, Dieu fait revenir ce qui appartient au passé.*
- 3.16. *J'ai encore constaté que, sous le soleil, l'iniquité règne au tribunal et l'on
rencontre le crime au lieu où l'on administre la justice.*
- 3.17. *Je me suis dit en moi-même : Dieu jugera le juste et le méchant. Car, en ce qui
concerne le jugement, il y a un temps pour toute affaire et pour tout acte.*

L'Ecclésiaste traite ici du temps et de l'histoire, en considérant d'abord l'activité humaine (3.1-10), puis l'œuvre de Dieu (3.10-15), et il termine par une pensée concernant le jugement de Dieu sur l'activité humaine (3.16-17).

3.1-10. Le verset 1 introduit le développement sur l'activité humaine (3.1-10) par une affirmation générale qui sera développée dans la suite à l'aide d'exemples concrets : *Il y a un moment pour tout et un temps pour chaque chose sous le ciel*. Puis, dans les versets 2 à 8, revient quatorze fois le refrain *un temps pour..., un temps pour...*, comme les coups d'une horloge marquant le temps qui passe, inlassablement, inexorablement, au fil des heures et des jours (la comparaison est évidemment anachronique : il n'y avait pas d'horloges au temps de l'Ecclésiaste). Les moments de la vie se succèdent, différents les uns des autres, contraires les uns aux autres. En effet, on a là quatorze paires d'activités contraires. Quatorze étant le double de sept et sept le chiffre de la totalité, on peut penser que ces activités sont mentionnées à titre typique de toutes les activités qui occupent l'homme pendant sa vie. Il sera question de la vie (3.2a), de diverses activités humaines, de la vie affective (3.4,5b,8), de l'usage de la parole (3.7b).

La conclusion de ce poème vient au verset 9 ; elle est négative, ce qui exclut une interprétation positive de ce texte — par exemple l'interprétation selon laquelle l'Ecclésiaste ferait un simple constat pragmatique, affirmant qu'il y a un moment approprié pour chaque chose dans la vie.

3.2a. *Un temps pour enfanter et un temps pour mourir*. Certains traduisent : « il y a un temps pour naître ». Le sens est plutôt « un temps pour enfanter » (ainsi *TOB*). Il y a là un paradoxe : on peut transmettre ou donner la vie, on ne peut pas la garder pour soi car il faut mourir un jour. La vie a une fin, elle est caractérisée par un manque de permanence.

3.2b. *Planter et arracher* sont des actes contraires. Un plant que l'on a mis en terre finit par mourir et l'on doit l'arracher pour en planter un autre. Il faut parfois défaire ce que l'on a fait pour recommencer. Là encore, un manque de permanence s'attache à nos activités et à nos réalisations.

3.3a. *Un temps pour abattre et un temps pour soigner*. Le premier verbe s'emploie pour l'abattage d'un animal, ou la mise à mort violente d'humains. L'Ecclésiaste ne précise pas à quoi il pense ici. Comme cela suit immédiatement la mention d'une activité agricole (planter et arracher le plant), on peut penser ici au traitement que l'on dispense aux animaux. Il y a un temps pour soigner l'animal malade ou blessé, ou pour prodiguer ses soins au petit nouveau-né. Il y a un temps pour abattre l'animal, soit parce qu'il est trop malade, ou trop vieux, soit que le moment est venu d'en tirer la viande. Il y a aussi un temps pour la chasse. On est donc amené par là à deux activités contraires, abattre et soigner. On aura soigné la bête pour éviter de la perdre, ce qui aura pu amener son propriétaire à s'attacher à elle et lui rendra peut-être quelque peu douloureux de l'abattre le moment venu.

3.3b. *Un temps pour démolir et un temps pour construire*. Certaines choses que l'on a construites finissent par s'user ou s'abîmer, ou par perdre de leur utilité et il faut les démolir pour reconstruire. Ou encore, il faut parfois démolir quelque chose d'ancien avant de construire quelque chose de plus adapté. Un manque de permanence s'attache à ce qui a été réalisé par le passé. En outre, s'il est exaltant de construire, il est pénible de démolir.

3.4. *Un temps pour pleurer et un temps pour rire, un temps pour se lamenter et un temps pour danser*. Les circonstances nous apportent du bon et du mauvais, des sujets de joie et des malheurs. Le bien est limité par ce qui est mauvais. On ne peut retenir ce qui nous donne de la joie, ni arrêter le temps sur les bons moments. Les mauvaises passes alternent avec les beaux jours.

3.5a. Ce texte a reçu plusieurs interprétations qui consistent à imaginer diverses

situations dans lesquelles on doit tour à tour *jeter des pierres et en ramasser*. On peut peut-être penser à un travail de maçonnerie, mais cette activité a déjà été évoquée au verset 4 : il s'agit donc plutôt d'autre chose. L'Ecclésiaste avait-il nécessairement une situation précise en vue ? Quoi qu'il en soit, on a ici encore l'idée que la vie nous conduit à faire des choses contraires les unes aux autres.

3.5b. *Un temps pour prendre dans ses bras et un temps pour s'éloigner de ceux qu'on prend dans ses bras.* Notre vie affective rencontre elle aussi des limites. Les circonstances éloignent parfois de nous ceux que nous aimons. Il est bon d'avoir des enfants ; il est d'autant plus douloureux de les voir partir et s'installer à l'étranger, parfois sur un autre continent, comme cela arrive. Il est bon d'avoir des amis et cela prend du temps de tisser de réelles et profondes amitiés ; mais les circonstances, un déménagement par exemple, peuvent séparer les meilleurs amis du monde. Il y a donc là encore un manque de permanence, cette fois dans nos relations avec ceux qui nous sont chers. Ceci ne veut cependant pas dire qu'il ne faut pas nous investir dans nos relations : il y a un temps pour embrasser.

3.6a. *Un temps pour chercher et un temps pour considérer comme perdu.* Le manque de permanence caractérise aussi les objets auxquels nous tenons. Parfois il faut chercher tel objet égaré ; d'autres fois il faut accepter d'avoir perdu. La recherche est pénible : quoi de plus agaçant que la recherche d'un objet ou d'un papier dont on a un urgent et pressant besoin mais sur lequel on n'arrive plus à mettre la main ! L'acceptation d'avoir perdu est aussi pénible.

3.6b-7a. *Un temps pour garder et un temps pour jeter.* Les choses s'usent, se dégradent, deviennent inutilisables et nous connaissons la frustration de devoir jeter ce qui nous a bien rendu service, parfois sans trouver aussi bien en remplacement (machine à laver). *Un temps pour déchirer et un temps pour coudre* : on retrouve ici la même idée appliquée aux vêtements ou pièces de tissu. Il y a un temps pour coudre un nouvel habit, ou pour coudre pour réparer un vêtement, et un temps où le tissu est trop usé ou endommagé.

3.7b. *Un temps pour se taire et un temps pour parler.* Peut-être l'Ecclésiaste veut-il mettre en avant la difficulté de savoir comment agir. Puisqu'il y a *un temps pour se taire et un temps pour parler*, il n'est pas toujours aisé de discerner quand il faut faire l'un et quand il faut faire l'autre.

La même remarque vaut aussi du reste des versets 6 et 7. Il n'est pas toujours facile de savoir jusqu'où il faut chercher et à partir de quand il faut se dire que l'objet égaré est perdu, jusqu'à quand il faut garder et quand il faut jeter, ou de savoir si garder sera utile pour l'avenir ou non. La vie n'est pas simple parce qu'elle nous amène à accomplir tour à tour des gestes contraires.

3.8. *Un temps pour aimer et un temps pour haïr, un temps de guerre et un temps de paix.* Le verbe « haïr » n'a pas nécessairement, dans l'Ancien Testament, une valeur négative. Dieu peut en effet en être le sujet grammatical (Ps 5.6). La haine, c'est alors la disposition que Dieu adopte à l'égard de ceux qui font le mal et qui le pousse à les châtier selon les exigences de la justice. Il peut aussi y avoir une haine humaine légitime, analogue à celle de Dieu (Ps 139.22). Il s'agit d'une disposition à l'égard d'un criminel, qui va pousser à sanctionner le mal commis par celui-ci, ou encore de l'attitude que l'on a à l'égard d'un ennemi contre lequel on est en guerre.

Les circonstances conduisent parfois à manifester ce genre de haine, et à faire la guerre. Plus généralement, les circonstances nous obligent parfois à faire des choses que nous voudrions ne jamais avoir à faire, ou encore des choses dont nous avons eu l'illusion que nous ne les ferions jamais. Ne nous est-il pas arrivé, en voyant quelqu'un accomplir tel acte, de dire : « Je ne ferai jamais cela », pour nous trouver plus tard dans des circonstances

où nous avons fait précisément la même chose, ou quelque chose de similaire ? De nombreux chrétiens ont participé à la dernière guerre mondiale, pour défendre notre pays, même si ce n'était pas de gaieté de cœur. La vie nous oblige parfois à accomplir des choses qui sont contraires à ce que nous souhaiterions du point de vue d'une éthique idéale. La pratique de la morale s'en trouve relativisée, la pratique d'une morale idéale est rendue impossible. Car le bien idéal, c'est-à-dire le bien que nous pourrions accomplir si les circonstances étaient idéales, est inaccessible. Nous n'avons souvent le choix qu'entre plusieurs maux, ou entre plusieurs options qui laissent toutes à désirer.

Ce n'est pas là une excuse pour faire n'importe quoi, et encore moins un encouragement à cela. C'est tout simplement le constat d'un drame. On a là certainement les affirmations les plus dramatiques de ce texte.

Dans ce poème pris dans son ensemble (3.1-8), le temps est donc senti comme un maître qui nous domine, nous apportant du bon pour nous l'enlever ensuite, limitant le bon et apportant parfois le malheur à la place, sans que nous n'y puissions rien. Les bons moments ne durent pas toujours ; on ne peut arrêter l'horloge du temps sur ces bons moments. Heureusement, cela est vrai aussi des mauvais moments : eux non plus ne durent pas toujours. Il faut souligner autant la présence du bon que celle du mauvais.

En outre, le temps, nous conduit à construire et à réaliser des choses, ce qui peut être très exaltant, mais aussi à démolir et à nous débarrasser de choses, ce qui est beaucoup moins fructueux et présente bien moins d'intérêt. L'activité humaine est donc pour partie destructrice et pour partie constructive. On ne peut construire sans détruire. Or détruire n'est pas rentable en soi, et il peut être dommage de ne pouvoir conserver ce que l'on détruit.

L'Ecclésiaste souligne le manque de permanence de nos biens, de nos réalisations. Il faut parfois défaire ce que nous avons fait, ou encore, pour certaines choses, toujours les recommencer à nouveau (par exemple il faut labourer et semer chaque année pour récolter à nouveau, ou toujours faire la vaisselle pour la salir à nouveau). Il constate le manque de permanence de nos relations avec les personnes que nous aimons. Par dessus tout, le manque de permanence caractérise notre vie, puisqu'il y a un temps pour mourir.

Le temps nous entraîne à faire tantôt une chose tantôt son contraire, ce qui donne à la vie un côté paradoxal, et même un goût d'absurdité. Les circonstances sont parfois telles que la morale elle-même s'en trouve relativisée. Et tout cela rend difficile de savoir quelle ligne de conduite ou d'action convient en telles circonstances.

Le positif est donc là, mais limité, entravé, assombri par le négatif. Bien des choses sont rendues inutiles. À quoi servent nos réalisations si tout passe, elles et nous avec ? Le manque de permanence des œuvres humaines, la nécessité de détruire, de défaire pour refaire, limitent les avantages que l'on retire de son activité. Tout ceci éclaire la conclusion du verset 9 : *Quel avantage celui qui œuvre retire-t-il de son pénible labeur ?* Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a aucun avantage à retirer de son travail, mais qu'il y en a peu, que le bénéfice qu'on en retire reste dérisoire en comparaison avec la peine que l'on se donne.

L'Ecclésiaste ne s'arrête cependant pas à cette conclusion. Si ce constat est vrai, il est encore partiel. Car, contrairement à ce qu'il pourrait donner à penser, il y a Dieu.

3.10. *J'ai considéré les activités que Dieu assigne aux humains pour qu'ils s'y occupent* : l'Ecclésiaste se réfère à l'activité humaine diverse, multiple et complexe, telle qu'il vient de l'évoquer. Il affirme que cette activité, avec toute sa diversité, sa complexité et ses aspects paradoxaux, contraires, c'est Dieu qui l'assigne aux hommes. Il n'est donc pas question d'y renoncer, même si le bénéfice qu'on en retire est insatisfaisant (3.9).

Ceci implique aussi que les hommes ne sont pas livrés à un hasard aveugle. Même

si nous nous sentons dominés par le temps, entraînés par les circonstances, ce n'est pas le temps, ce ne sont pas les circonstances, ce n'est pas non plus le hasard, qui est notre maître. Dieu est le maître. Il y a là quelque chose d'encourageant et de rassurant.

3.11a. De plus, *Dieu fait toutes choses belles en son temps*. Cette nouvelle affirmation n'est pas là pour nier la réalité du mal ou du malheur. L'Ecclésiaste nous dit assez que tout est décevant, dérisoire, misérable : il n'est pas en train de nous faire croire que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais il nous indique ici trois choses. La première, c'est que le mal et le malheur ne sont en aucune façon de la faute de Dieu ; Dieu, lui, fait toutes choses bonnes et belles. La seconde, c'est qu'en face des misères et souffrances que comporte la condition humaine, en face du mal et du malheur, il y a Dieu qui fait du bien, qui fait toutes choses bonnes et belles. Et il fait cela *en son temps*, au moment opportun, et aussi au moment de son choix. Il est donc maître du temps. Il maîtrise quant à lui ce temps que nous n'arrivons pas à maîtriser. Il le maîtrise pour faire du bon, du bien, du beau, en dépit des apparences.

Enfin, l'affirmation que Dieu fait toutes choses belles constitue sans doute un élément de réponse à la question du verset 9. L'activité humaine telle qu'elle a été décrite dans le poème des versets 3.1-8 paraît bien dérisoire. Mais Dieu contrôle les circonstances qui contraignent l'homme à ces activités souvent peu rentables, parfois contradictoires, et Dieu sait ce qu'il fait. Par conséquent, l'histoire a un sens, et nos activités aussi. Dieu utilise nos activités, aussi dérisoires et si peu rentables qu'elles soient, pour faire finalement tout ce qu'il veut de bon et de beau.

Paul fait écho à ce propos de l'Ecclésiaste, lorsqu'il affirme que Dieu fait concourir toutes choses au bien de ceux qui l'aiment (Rm 8.28). Dans cette parole de l'apôtre, l'affirmation de certitude : « Nous savons » est elle aussi un écho de notre texte, le « Je sais » du verset 3.14. Comme notre sage, Paul affirme à la fois le caractère dérisoire, misérable, frustrant de la condition humaine, y compris celle du croyant, et le caractère bon de l'œuvre divine en notre faveur.

3.11b. De plus, *il a mis dans leur pensée* (littéralement : « dans leur cœur ») *la notion de l'éternité*. Ce texte n'a rien à voir avec une affirmation de l'immortalité de l'âme, comme on l'a parfois pris. Le « cœur » est certainement mentionné ici, comme bien souvent dans l'Ancien Testament, comme le siège de la pensée. Le sens de la phrase est sans doute le suivant : Dieu a donné à tout homme une certaine conscience qu'il y a plus que les réalités décrites aux versets 1 à 9, que quelque part il y a de la permanence, de la durée, et même l'éternité.

En l'homme, peut-être en tout homme, il y a la conscience qu'il existe beaucoup plus que ce qu'il vit lui-même, qu'il y a l'éternité. Bien qu'elle nous apparaisse comme quelque chose qui nous dépasse, l'éternité est une notion que nous avons : celle d'un temps qui ne s'arrête pas, qui s'écoule sans fin. Et cette notion nous donne le sentiment qu'il y a plus que ce que nous vivons dans cette vie présente. C'est vrai sans doute pour tout homme, au moins comme un peut-être, comme un possible. Bien des religions à travers le monde affirment la subsistance humaine dans un au-delà.

Pour le croyant, la notion de l'éternité apparaît comme une clé qui donne un sens à sa vie, à son activité sous le soleil, à cette suite de moments contraires. Il y a un sens à tout cela, en fonction de l'éternité. C'est aussi en fonction de l'éternité que l'œuvre de Dieu est bonne et belle, lorsqu'on la considère dans son ensemble.

Le problème, que relève aussitôt l'Ecclésiaste, c'est que nous avons cette notion de l'éternité *sans toutefois que l'homme puisse appréhender l'œuvre que Dieu accomplit depuis le commencement jusqu'à la fin*. C'est que nous ne voyons pas et que nous ne connaissons pas cette éternité. Nous ne voyons pas et ne connaissons pas tout ce que Dieu

fait. Car l'œuvre de Dieu s'inscrit dans cette éternité qui est inaccessible à notre esprit. Nous manquons de recul pour apprécier les choses, nous n'avons pas de vue d'ensemble. Nos circonstances, aussi contradictoires qu'elles puissent paraître, ont un sens lorsqu'on les considère dans l'ensemble qu'est l'éternité. Mais comme nous n'avons pas de perspective d'ensemble, nos circonstances nous apparaissent comme quelques morceaux d'un immense puzzle dont nous ne voyons pas l'image. Elles sont donc souvent déroutantes, leur sens demeure insaisissable, et nous ne voyons pas que Dieu fait toutes choses belles en son temps.

La notion de l'éternité procure à la fois un encouragement et nous rassure en ce qu'elle implique qu'il y a un sens à nos circonstances qui dépasse le simple constat d'absurdité et de dérisoire dressé par les versets 1 à 9 ; mais en même temps elle nous frustre, car ce sens reste hors de notre portée et nous restons parfois avec nos « pourquoi » sans réponse.

3.12-13. Quelle exhortation découle de toute cette réflexion ? Tout simplement une exhortation à jouir du bon qui nous est donné : *Je sais qu'il n'y a rien de bon pour les humains hormis se réjouir et se donner du bon temps durant leur vie. Et aussi que lorsqu'un homme mange, boit et se donne du bon temps au milieu de son dur labeur, c'est là un don de Dieu.*

Le bon dont il faut profiter, ce sont les plaisirs tout simples de la vie, y compris les plaisirs matériels, comme manger et boire (cela n'exclut évidemment pas d'autres types de plaisirs, intellectuels par exemple, ou tout autre sorte de loisirs).

Les partisans de l'ascétisme n'ont pas lu le livre de l'Ecclésiaste. Ceux qui ne s'autorisent à songer qu'à la piété ou qu'aux choses dites « spirituelles » se trompent et s'exposent à un déséquilibre de leur vie et de leur personne. Certes, la piété est d'une importance extrême. Mais nous avons aussi besoin de nous faire plaisir, de prendre du temps pour nous adonner à des choses qui nous font plaisir avec ceux que nous aimons. Dieu nous a créés ainsi et on ne l'ignore pas sans dommage (ce qui est tout particulièrement vrai lorsqu'on est engagé dans le ministère).

Cela est un don de Dieu affirme notre sage. Dieu nous donne des petits plaisirs (et parfois des grands) pour que nous en jouissions. Nous en priver, c'est passer à côté de dons de Dieu et c'est nous priver de choses dont nous avons besoin.

Il y a bien sûr un danger qui consisterait à vivre pour le plaisir, ou à négliger nos responsabilités envers Dieu, envers les hommes et envers la création. Et il faut parfois accepter de se priver de certaines bonnes choses pour pouvoir atteindre certains objectifs : il s'agit de bien placer ses priorités. Mais on aurait tort de refuser totalement ces plaisirs. Il nous faut vivre pour Dieu et non pas pour ces choses. Mais vivre pour Dieu comporte aussi recevoir ces choses, ces petits plaisirs, ou ces grands plaisirs, qu'il nous donne.

On notera l'opposition entre ce que produit le travail humain et ce que Dieu donne : l'Ecclésiaste a affirmé qu'on ne retire qu'un piètre profit de son travail (3.9) et pourtant Dieu donne à l'homme de goûter au bonheur en son travail et grâce à son travail. Au fond, le travail est dérisoire et décevant parce que l'on n'en retire pas un fruit à la hauteur de la peine que l'on se donne, à cause de la malédiction qui pèse sur le travail (Gn 3). Mais en même temps, Dieu nous donne quand même de retirer quelque chose de bon de notre travail, malgré cette malédiction : c'est là une grâce de sa part. Le livre de la Genèse prévoyait déjà que l'homme tire du sol sa subsistance par son travail malgré la malédiction (3.17-19) et l'Ecclésiaste voit en cela un bonheur. Les versets 12-13 constituent de la sorte un autre élément de réponse à la question du verset 9.

3.14. L'Ecclésiaste prolonge ici sa pensée du verset 11 sur l'œuvre divine. La permanence existe : c'est celle de l'œuvre de Dieu. *Je sais que tout ce que Dieu fait, cela*

durera toujours. Il s'agit là d'une certitude : *je sais*. C'est la certitude de la foi qui ne peut venir qu'en prenant appui sur la révélation de Dieu. Cette affirmation fait contraste avec le tableau des versets 1 à 8. Seule l'œuvre de Dieu est durable. Elle est aussi complète, parfaite : *il n'y a rien à y ajouter, ni rien à en retrancher*.

Il y a de nouveau ici de quoi nous encourager et nous rassurer. De quoi aussi nous permettre de vivre l'exhortation à profiter du bon que la vie nous apporte (v. 12-13) en nous reposant sur Dieu et en comptant sur son œuvre. Puisque Dieu fait du bon, du beau, du solide, du durable, du parfait, puisqu'au fond tout est entre ses mains pour le meilleur, alors nous pouvons jouir avec une certaine quiétude des plaisirs qu'il nous accorde en ce monde, chose que nous ne pourrions pas faire si tout reposait sur nos épaules.

Dieu agit (ainsi) pour qu'on le craigne. En mentionnant l'agir divin, l'Ecclésiaste fait sans doute référence ici à l'action par laquelle Dieu assigne aux hommes ces occupations (3.10) dont il a été question dans le poème du début (3.1-8), et aussi à l'action par laquelle il leur a donné la notion de l'éternité (3.11). Dieu renvoie ainsi les humains à leurs limites, aux limites de leurs œuvres et de leurs productions, tout en leur donnant l'idée qu'il y a plus. Il leur montre ainsi que l'homme n'est pas maître de sa destinée, qu'il n'est pas Dieu, qu'il n'est même pas un petit dieu, que Dieu seul est Dieu, que l'homme n'est qu'une créature, bien petite en vérité. Dieu remet les humains à leur place devant lui, pour qu'ils apprennent à le *craindre* : outre la crainte, le terme évoque un profond respect, cette attitude de déférence que l'on doit avoir face au Dieu grand, majestueux, transcendant, souverain, qui tient notre être et notre vie dans ses mains, à qui nous devons tout ; il évoque encore la soumission absolue et inconditionnelle que nous devons à celui qui a tous les droits sur nous.

Dieu seul est maître du temps et des circonstances. Ce ne sont donc pas les circonstances qui sont à craindre, mais Dieu. Ainsi, la crainte, le respect de Dieu et la soumission à sa volonté constituent le cadre dans lequel se vit la jouissance à laquelle nous sommes exhortés.

3.15. La deuxième partie de ce verset est difficile à comprendre dans l'original. L'idée de l'ensemble du verset semble être la même qu'en 1.9 : le temps n'apporte pas la nouveauté, c'est-à-dire la possibilité de sortir de la condition humaine. La condition humaine demeure ce qu'elle est. Autrement dit, nous n'allons pas refaire le monde, ni faire venir le royaume de Dieu maintenant sur la terre. C'est à l'intérieur de cette condition humaine que nous sommes appelés à vivre la jouissance des biens que Dieu nous accorde (3.12-13) et la crainte empreinte de respect et de soumission envers Dieu (3.14), et non pas dans une situation idéale qui reste hors d'atteinte. Il n'y a pas de sortie possible de la condition humaine. Il faut donc cultiver le contentement avec les petits plaisirs qu'elle peut nous offrir.

C'est même Dieu qui fait en sorte que l'homme ne puisse pas échapper à la condition humaine telle qu'elle se présente aujourd'hui. C'est lui qui *va rechercher ce qui a disparu*, ou *ce qui est passé* : Dieu fait en sorte que se produisent toujours les mêmes choses, que les activités ou événements évoqués dans le poème sur le temps (3.1-8) s'imposent toujours aux humains, et qu'ainsi la condition humaine demeure toujours identique à elle-même sans que l'homme puisse en sortir. Il place ainsi l'homme face à ses limites.

3.16-17. L'Ecclésiaste vient de déclarer que Dieu fait toutes choses belles et que son œuvre est parfaite (3.11,14). Pourtant, le mal est là. Le verset 16 pourrait avoir pour fonction de souligner que la responsabilité en revient à l'homme, et non pas à Dieu. L'Ecclésiaste y relève que même les hommes qui sont chargés de faire respecter la justice font le mal. Au tribunal, là où l'on devrait rendre justice à ceux qui ont été lésés, règnent

l'iniquité ou le crime (un sens possible du mot hébreu). C'est pourquoi le mal est partout.

Mais alors que fait Dieu, pourquoi laisse-t-il le mal s'installer chez les humains ? Peut-on encore croire qu'il fait toutes choses belles alors qu'il n'intervient pas contre les injustices ? L'Ecclésiaste fournit un élément de réponse à cette question : si pour le présent le mal est partout chez les hommes, Dieu rétablira la situation et ré-instaurera la justice en son temps : *Dieu jugera le juste et le méchant* (v. 17). L'Ecclésiaste croit en effet que, *en ce qui concerne le jugement, il y a un temps pour toute affaire et pour tout acte*.

De quel jugement s'agit-il, ou quand a-t-il lieu ? On pourrait penser à un jugement intervenant dans la vie présente, car Dieu fait justice de façon partielle, déjà dans le présent, mais quand il le juge bon, *en son temps*. Mais c'est peu vraisemblable. L'Ecclésiaste vient de peindre la situation présente comme un règne d'injustice (v. 16). Il soulignera plus loin qu'il est des méchants qui ne reçoivent pas la rétribution de leurs actes dans cette vie-ci (8.10,11,14). Il est donc suffisamment lucide pour ne pas attendre l'avènement d'une justice pleine et entière pour le présent. Le propos du verset 17 doit par conséquent avoir une portée eschatologique : Dieu rétablira pleinement la justice en exerçant ses jugements à la fin des temps. Il y a un temps de Dieu pour cela, car Dieu est le maître du temps.

Cette réflexion sur le jugement à venir rejoint alors la perspective de l'éternité (3.11). Aujourd'hui, nous constatons le désordre ; lors, Dieu rétablira l'ordre. Ainsi, lorsque Dieu exercera son jugement, en son temps, on verra, à la lumière du grand dénouement, que même si le mal règne aujourd'hui, l'œuvre de Dieu, du début à sa fin, est parfaite, et que Dieu fait toute chose belle en son temps.

Dans notre texte, comme d'ailleurs dans l'ensemble de son livre, l'Ecclésiaste a relativisé l'importance et la valeur de nos entreprises en ce monde, plus particulièrement en soulignant le manque de permanence qui s'attache à nos réalisations, les incertitudes qui pèsent sur ce qu'il convient de faire en telles ou telles circonstances, et l'impossibilité d'atteindre l'idéal. Seul Dieu fait toute chose belle, parfaite, complète, achevée. Ce faisant, le Maître nous délivre du poids de la responsabilité impossible à assumer de changer le monde et de faire venir le paradis sur terre. Il nous enseigne ainsi à nous garder de l'ascétisme et de l'activisme. Il veut nous libérer de la recherche de la rentabilité maximum à tout prix pour laquelle nous sacrifierions tout le reste. Il nous invite à accomplir nos activités, à assumer nos responsabilités, mais aussi à savoir nous arrêter pour jouir des petites bonnes choses et des petits plaisirs que Dieu nous accorde. Mon activité (y compris notre ministère) n'est pas si importante que cela au point que je devrais y sacrifier toute jouissance des petits plaisirs que Dieu m'accorde. En fait, mes réalisations seront toujours en deçà de ce qu'elles devraient être et elles ne dureront pas pour la plupart. Leur valeur demeurera toujours relative. En même temps, nos réalisations ne sont pas inutiles car elles s'inscrivent dans le cadre de l'œuvre belle que Dieu accomplit. Nos réalisations constituent quelques pièces de l'immense puzzle qui apparaîtra un jour, dans l'éternité. L'art de vivre selon le Qohéleth consiste donc à attribuer sa juste place à chaque chose, à chaque activité, à chaque entreprise, ainsi qu'à chaque plaisir, à chaque loisir.

Parmi les bonnes choses que Dieu nous accorde, il y a les vacances et les loisirs qu'elles permettent. Profitez-en bien, si ce n'est déjà fait, en vous souvenant que Dieu fait de nos circonstances ce qu'elles sont pour qu'on apprenne à le craindre.